

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Jovette en sirène

Micheline Cambron

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80472ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cambron, M. (2016). Jovette en sirène. *Liberté*, (311), 72–73.

Tous droits réservés © Micheline Cambron, 2016

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jovette en sirène

MICHELINE CAMBRON

EN 1934, Robert La Palme publie une caricature de Jovette Bernier. Ce magnifique portrait, réalisé selon la première manière, cubiste, du caricaturiste, et placé sous l'en-tête « Les sirènes », s'offre à nous comme une énigme. Pourquoi Robert La Palme a-t-il jugé que Jovette Bernier constituait un bon sujet de caricature, assez connue pour être reconnaissable et pour être objet de jugements? La pratique de la caricature fait très peu place aux femmes comme sujets, sinon de manière stéréotypée. Aussi faut-il croire que Jovette Bernier était une personnalité hors du commun.

La mémoire culturelle est une curieuse chose. Elle repose sur des traces qui déjà balisent nos récits. Que sait-on aujourd'hui de Jovette Bernier? Que nous en reste-t-il? Son roman, qui a subi les foudres de la critique et de la censure, lui a fait une réputation un peu sulfureuse, à laquelle s'ajoute celle de responsable d'un éternel courrier du cœur. Sa vie radiophonique a été tout à fait oubliée. Tout le reste, sa poésie d'avant Saint-Denys Garneau, sa participation à des sociétés d'écrivains, nous paraît avoir été un jeu mondain que les convenances littéraires, celles d'aujourd'hui, nous imposeraient d'oublier. Autant le dire, nous professons à l'égard de ces femmes à prénom des années 1930, dont l'œuvre nous paraît avoir été confinée aux pages féminines des journaux, un mépris amusé qui frappe directement Jovette Bernier. Pourtant, pour peu que nous étudions ces traces, les découvertes sont étonnantes.

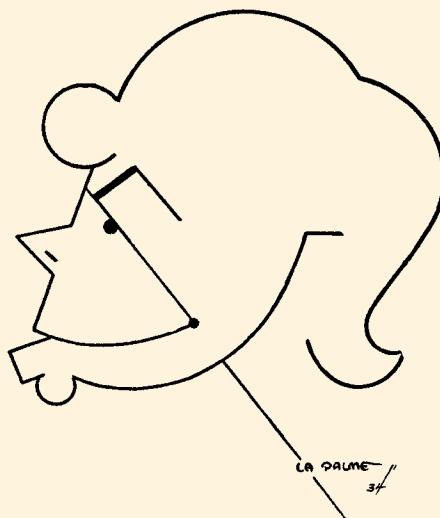
C'est grâce à sa poésie que Jovette Bernier entre à la radio. Elle possède alors une certaine notoriété : elle a publié trois recueils de poèmes dans les années 1920 et reçu la Médaille du Lieutenant-gouverneur de la Province en 1929. Or dans ses émissions sur la poésie de 1930 et 1931, Robert Choquette fait une place à la poésie des femmes. Ainsi, la page radio du journal *La Presse* nous apprend que Choquette lira deux poèmes de Jovette-Alice Bernier dans l'émission *Au seuil du rêve*, avec l'« Hymne au vent du Nord » d'Alfred DesRochers, et aussi que le dernier

recueil de poèmes de Bernier sera offert en cadeau par voie de concours aux auditeurs. Choquette explique, dans une missive à Louis Dantin, qu'il privilégie les inédits et que cette émission est clairement conçue comme promouvant la poésie québécoise la plus contemporaine. Ce qui nous indique que, pour Choquette, Jovette Bernier fait partie des poètes qui comptent, avec René Chopin, Éva Senécal, Alfred DesRochers et Alice Lemieux. Jovette Bernier continuera à être présente à la radio de plusieurs façons dans les années 1930 : par la lecture qu'elle-même ou des comédiennes font de sa poésie à *L'heure provinciale* ou dans les prestigieux *Festivals de musique et poésie canadiennes* de la fin de la décennie; par les causeries qu'elle prononce dans le cadre de l'émission *L'heure provinciale* et l'animation

de l'émission *Bonjour Madame* (première quotidienne destinée aux femmes); enfin par les sketches humoristiques féministes écrits pour la série *Quelles nouvelles!* (1939-1958), sans compter la causerie qui portera sur son œuvre, le 19 mars 1935.

Parallèlement à sa vie radiophonique, Jovette Bernier travaille dans les journaux à titre de responsable de la page féminine. D'abord à *La Tribune* de Sherbrooke, puis à *L'Illustration* et à *L'Illustration nouvelle*. La page féminine est, tout au long des années 1930, un objet étonnant par son caractère bigarré. On y trouve généralement un billet ou une chronique qui inclut parfois un courrier des lectrices, des informations sur la mode et sur la vie mondaine, une recette ou des menus; c'est aussi là que la littérature trouve parfois refuge. La caractéristique la plus importante de cette page est qu'elle est signée, alors que la plupart des journaux pratiquent encore l'anonymat (en particulier pour ce qui tient lieu d'éditorial) ou le pseudonymat, d'où l'importance des rares signatures, celles des chroniqueurs sportifs et des pages féminines. La présence des femmes dans les officines des journaux permet des échanges égalitaires d'un type nouveau, comme en témoignent les nombreux romans de journalistes aux États-Unis, mais aussi au Québec (*Tu seras journaliste*, de Germaine Guèvremont). Ainsi, dans ses

LES SIRÈNES



Mlle Jovette Bernier

Jovette Bernier par Robert La Palme.

Dûment autorisé par le fiduciaire de Robert La Palme, M^r Jean-Pierre Pilon.

correspondances, Alfred DesRochers signale souvent qu'il a « fait à lire à Jovette » tel ou tel texte, y compris les plus sulfureux. Il souhaite son avis, la traite sur un pied d'égalité durant toute la période où elle travaille à *La Tribune*. Jovette Bernier a manifestement été journaliste au sens où elle construisait la page dont elle était responsable, et ce travail comptait pour elle puisqu'elle le poursuivra au moment même où elle affirme sa présence à la radio.

On peut donc parler, pour les années 1930, d'une présence massive dans l'espace public qui fait de Jovette Bernier une personnalité dont l'importance ne semble pas avoir été ternie par les débats un peu acrimonieux qui avaient entouré *La chair décevante* en 1931. Rien d'étonnant à ce qu'elle fasse partie, en 1935, des vingt écrivains « élus » par voie de sondage pour faire partie de l'Académie canadienne dont Albert Lévesque souhaite la création, ni à ce qu'elle ait été caricaturée par La Palme, qui par ailleurs signe les illustrations du recueil *Les masques déchirés*, en 1932.

Le féminisme de Jovette Bernier, dont la vie était libre, a souvent été souligné, principalement dans les ouvrages s'intéressant aux grandes figures de femmes d'avant la Révolution tranquille. Pierre Pagé, par exemple, rappelle l'absence du clergé dans les œuvres radiophoniques de Bernier et les pointes adressées aux autorités. Il rappelle aussi que Bernier n'est pas seule à la radio. Dès 1931, Idola Saint-Jean propose

des émissions dans lesquelles elle innove, favorisant la multiplicité des voix féminines, témoignant des compétences intellectuelles des femmes et de la nécessité de les accepter comme des compagnes possédant les mêmes droits et les mêmes devoirs. De ce point de vue, il est indubitable que la radio aura beaucoup contribué à la promotion du féminisme et des femmes artistes.

Les femmes artistes des années 1930, et Jovette-Alice Bernier au premier chef, méritent d'être redécouvertes pour ce qu'elles ont été. Un grand bol d'air pour tous, une veine d'innovations thématiques et aussi formelles, l'une des plus importantes portes d'entrée dans la modernité.

Laissons le dernier mot à Alfred DesRochers qui, dans une lettre de 1929 adressée à Louis Dantin, écrit, prophète pince-sans-rire :

Il y a quarante ou soixante ans, sauf de rares exceptions [...], que nous, les hommes, nous efforçons de faire des vers à l'eau de rose pour les jeunes filles, tant que nous les avons dégoûtées et qu'elles vont nous montrer qu'il est essentiel d'être humain, tout court. Pour avoir craint de laisser voir nos muscles, nous allons être forcés de voir de la lingerie! Le quatuor des jeunes filles – Jovette, Simone, Alice et Éva – [prend] la forteresse d'assaut et je crains qu'il soit trop tard, pour tenter une contre-offensive. **L**

parvenues à assumer cette démesure? Ressentent-elles enfin leur colère autrement que comme corps étranger et inconfortable? Celles qui s'entêtent à crier n'ont-elles pas peur, quelquefois, d'être punies?

Ce poids qui pèse sur la colère, la littérature québécoise des femmes en trouve des traces inaugurales dans *La chair décevante* de Jovette Bernier. Quand le roman paraît dans la collection « Les romans de la jeune génération », en 1931, l'éditeur Albert Lévesque tente de prévenir le scandale littéraire en affirmant dans un communiqué

Ce poids qui pèse sur la colère, la littérature québécoise des femmes en trouve des traces inaugurales dans *La chair décevante*.

de presse qu'il s'agit d'une œuvre moralisatrice. À sa suite, une critique, Franceline (pseudonyme de Marie-Jeanne Saint-Denis), affirme que *La chair décevante* « fera œuvre utile en secouant les jeunes imprudentes ». Une mère célibataire ayant élevé son enfant malgré l'opprobre, et refusant de renoncer à ses désirs et à sa sensualité; un fils s'appêtant à épouser sa demi-sœur sans connaître le lien filial qui les unit : le livre a tout pour choquer et, malgré les précautions de Lévesque et l'appui de certains journalistes, les reprécipitations de la critique ne tardent pas. Étonnamment, la colère qui guide le récit ne retient pas l'attention des commentateurs, qui s'insurgent principalement contre la transgression sexuelle commise par la protagoniste, Didi Lantagne. De l'écriture agressive de Bernier, de ses phrases lapidaires et accusatrices, on ne dit presque rien. Mais « l'imprudence » qui est soulevée concerne-t-elle seulement l'interdit du désir des femmes et d'une sexualité hors mariage? Pour nous, contemporaines, l'imprudence de Didi, qui la fait sombrer dans la folie, a peut-être aussi à voir avec cette rage diffuse qui mène le roman vers sa fin tragique. N'a-t-on pas intérêt, en 1931, à dissuader les lectrices de se livrer à la révolte et à l'excès?

« C'est bon ce qui refleurit sous les larmes », affirme Didi Lantagne au début

Ce qui refleurit sous les larmes

ARIANE GIBEAU

AL'HEURE où l'on parle sur plusieurs tribunes d'une renaissance du féminisme québécois, où la lutte a été remise à l'ordre du jour, où les manifestations, livres, forums et blogues militants se multiplient, quelle place accorder à la colère des femmes?

De très jeunes femmes, que la société voudrait poupées dociles, hurlent dans les rues, dénoncent sur la place publique, se moquent des puissants – insolentes parmi

les insolentes, mais elles connaissent pourtant la peur du ridicule. « Il ne saurait y avoir de féminisme [...] sans hystérie, sans ce féminin de la démesure, dionysiaque, si proche des bacchanales. L'archaïque démesuré, celui qui fut toujours montré du doigt et relégué aux oubliettes de l'histoire et de la philosophie [doit être] ramené au cœur du politique », écrivait Catherine Mavrikakis en 2014, dans *Diamanda Galás, guerrière et gorgone*. Les jeunes femmes sont-elles